

Du Moyen Age à aujourd'hui

Mille ans de famines

Les famines du Moyen Age prennent un autre visage quand on les analyse à la lumière des crises alimentaires de notre temps. Moins meurtrières qu'on ne l'a cru, elles sont aussi avant tout « sociales ».

Par **François Menant**

Décryptage

Historien du monde rural italien, François Menant a participé à une enquête collective sur les pénuries alimentaires du tournant des XIII^e et XIV^e siècles (École française de Rome). S'interrogeant sur le mécanisme de ces famines, il s'est tourné vers les éléments d'explication des famines modernes et contemporaines. Celles-ci sont en effet mieux connues depuis une quarantaine d'années, en particulier grâce aux travaux de l'économiste Amartya Sen.

Les famines qu'a connues récemment et que connaît encore le monde aujourd'hui peuvent-elles nous permettre de mieux comprendre celles du Moyen Age ? C'est à partir de cette interrogation que nous nous proposons de relire les crises alimentaires qui ont frappé l'Europe autour de 1300 et qui constituent les premiers symptômes de la dépression du bas Moyen Age. Ces séries de disettes commencent dans les années 1270 et culminent avec la « grande famine » qui ravage l'Europe du Nord-Ouest de 1314 à 1318¹ ; elles se renouvellent encore jusqu'à une autre année terrible, 1347, la seule où tout le continent est frappé. Leur origine habituelle est une mauvaise récolte, qui provoque une hausse du prix du blé. Lorsque plusieurs années médiocres s'enchaînent, on aboutit à des situations de famine véritable.

La faim n'est certes pas une nouveauté à la fin du XIII^e siècle : elle a rôdé à travers l'Europe tout au long de la phase de croissance économi-



AUTEUR

L'AUTEUR
Professeur d'histoire médiévale à l'École normale supérieure de Paris, François Menant a notamment publié *L'Italie des communes, 1100-1350* (Belin, 2004) et vient de faire paraître *Les Disettes dans la conjoncture de 1300 en Méditerranée occidentale (études réunies avec Monique Bourin et John Drendel, École française de Rome, 2012)*.

que et démographique entamée dès le VIII^e siècle et qui s'achève alors. En cas de mauvaise récolte, les affamés meurent de faiblesse, après avoir épuisé tous les expédients. En témoigne cette description par Raoul Glaber de la famine de 1031-1033 : « *Au moment de la récolte les champs étaient couverts de mauvaises herbes. [...] Le muid² de grain monta à 60 sous. Quand il n'y eut plus d'animaux à manger, les hommes, tenaillés par la faim, se nourrissent de charognes et d'autres choses immondes. Ils allèrent jusqu'à dévorer de la chair humaine. Les voyageurs, attaqués par des hommes plus robustes qu'eux, étaient découpés, cuits et mangés. En plus d'un endroit on déterra les cadavres qui servirent eux aussi à apaiser la faim. On vit même quelqu'un porter de la chair humaine cuite au marché de Tournus pour la vendre³.* » La charité et les stocks des riches ne suffisent pas à atténuer la pénurie, et le marché ne tient encore qu'une place marginale. Cependant, au IX^e siècle déjà, Charlemagne légiférait sur le prix du blé et interdisait la spéculation, ce qui témoignait pour le moins d'une

conscience des mécanismes de la pénurie, sinon d'une capacité effective à les maîtriser.

POURQUOI ON A FAIM

La nature des famines semble évoluer vers la fin du XI^e siècle au plus tard. Guibert de Nogent, un des chroniqueurs les plus perspicaces de ce temps,

Les séries de disettes commencent dans les années 1270, culminent en 1314-1318 et se renouvellent jusqu'à une autre année terrible, 1347



Page de droite : des pauvres affamés sont secourus aux portes de Florence pendant la famine de 1329 (miniature du XIV^e siècle, Livre du Biadaiolo).

Malgré les progrès techniques (comme la faux, visible sur cette miniature du xv^e siècle), l'économie médiévale reste dépendante de la qualité des moissons.

LONDRES, BRITISH LIBRARY ; BL/ROBANA/LEEMAGE



analyse la pénurie en termes de spéculation, et les ondes de famine qui parcourent périodiquement le continent suggèrent qu'il existe dès lors, au moins dans les régions les plus urbanisées, une circulation à longue distance de denrées et d'informations ou de rumeurs sur les prix. Les secours aussi bien que les pénuries se propagent, sous des formes que l'on distingue encore mal⁴.

Sans être donc un phénomène nouveau, les famines deviennent après 1270 plus graves et plus fréquentes⁵ ; particulièrement nombreuses et intenses durant les trois quarts de siècle suivants, elles persistent dans la seconde moitié du xiv^e en dépit de l'hécatombe provoquée par la peste de 1348. Cette aggravation des problèmes alimentaires était jusqu'ici classiquement interprétée sur un mode malthusien : la croissance démographique qui a multiplié par deux ou trois la population européenne au cours des siècles précédents, la portant à 70 ou 80 millions de personnes, se heurterait à la fin du xiii^e siècle à un plafond de ressources dû à l'incapacité à augmenter les surfaces cultivées et la productivité agricole. Dès lors, les accidents climatiques se traduiraient par des pénuries de plus en plus graves, comme c'est le cas pour les trois années torrentielles qu'ont subies la Flandre et l'Angleterre en 1314-1318. Cette analyse a aussi une version marxiste, qui intègre le pré-lèvement seigneurial comme facteur supplémentaire de déséquilibre.

Ces interprétations d'une simplicité convaincante ont été élaborées par quelques grands médiévistes, menés par Michael Postan et Georges Duby, dans les années 1950 et 1960 ; c'était l'époque où l'on pouvait penser que l'humanité allait définitivement échapper à la faim, grâce aux progrès de l'agriculture et des communications, et l'expli-

cation malthusienne des famines du passé cadrerait bien avec cette perspective évolutive. Mais nous constatons aujourd'hui qu'il n'en a rien été : en ce début du xxi^e siècle, les ressources de la planète devraient suffire à tous ; et pourtant sur ses 7 milliards d'habitants, plus de 2 milliards ne disposent pas des 2 700 kilocalories journalières considérées comme le minimum d'une alimentation correcte, 850 millions d'entre eux, avec moins de 2 200 kilocalories, souffrent constamment de la faim, et plus de 20 000 en meurent chaque jour⁶.

Ce constat du retour contemporain de la faim, hélas banal, a été transformé en observation scientifique par une école d'économistes, de sociologues et d'historiens, auxquels l'œuvre d'Amartya Sen a ouvert la voie (cf. p. 84).

De ces situations actuelles, le Moyen Âge est moins éloigné qu'on ne le croit. Le fait qu'une partie importante de l'économie européenne fonctionne comme un marché, depuis le xii^e siècle au plus tard, s'avère important

pour expliquer le déroulement et les modes de résolution des pénuries. L'urbanisation, très forte jusqu'à la fin du xiii^e siècle, est un facteur décisif de cette évolution : le pays le plus urbanisé, l'Italie, compte alors 2,5 à 3 millions de citoyens sur un total de 12,5 millions d'habitants, et en Toscane ils doivent être presque aussi nombreux que les ruraux. Ces millions de citoyens doivent acheter leur nourriture : du pain, pour l'essentiel, à raison d'une consommation individuelle moyenne estimée à 3 à 4 hectolitres de blé par an, soit environ 225 à 300 kg (ces chiffres concernent le froment, qui est la céréale préférée des riches et des citoyens, mais aussi la plus chère ; ils sont légèrement différents pour les autres espèces de blés). Ils paient avec les salaires qu'ils reçoivent dans les fabriques

L'économie médiévale fonctionne déjà comme un marché, plaçant le prix au cœur des crises

Notes

1. Cf. W. C. Jordan, *The Great Famine: Northern Europe in the Early Fourteenth Century*, Princeton University Press, 1992.
2. Un muil équivalait à 100 ou 200 litres selon les régions à cette époque.
3. R. Glaber, *Histoires*, T. IV, vol. 11, éd. et trad. M. Arnoux, Turnhout, Brepols, 1996.
4. Cf. P. Benito, « Famines sans frontières en Occident avant la "conjoncture de 1300" ». A propos d'une enquête en cours », *Les Disettes dans la conjoncture de 1300* (cf. *Pour en savoir plus*, p. 85), pp. 33-86.

BLÉ : LA CRISE PERMANENTE

où ils sont employés. Les prix sont donc désormais un facteur central du problème alimentaire.

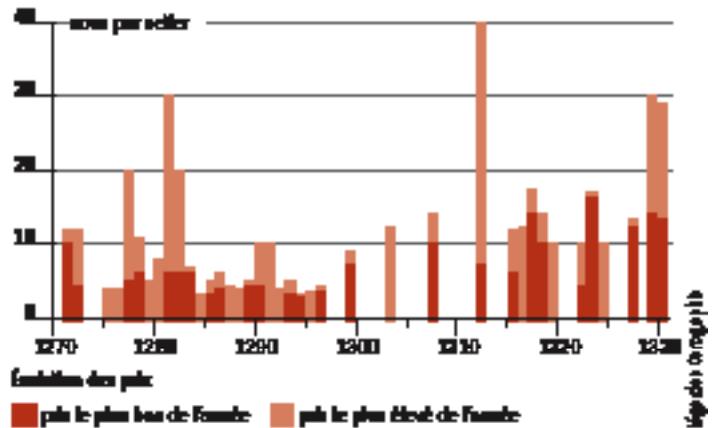
Les grandes villes comme Florence, Venise, Barcelone, Paris ou celles de Flandre se procurent une bonne partie du blé dont elles ont besoin dans des régions lointaines : la Sicile, les rives de la mer Noire ou celles de la Baltique. Les 60 000 habitants de Valence consomment au xv^e siècle, selon les estimations des contemporains, 15 000 tonnes de blé par an, importé pour moitié d'outre-mer, de Sicile surtout. Au début de l'été 1346, la commune de Florence (100 000 habitants), pressée par la disette, cherche à acheter, sur tous les rivages de Méditerranée, cette même quantité de 15 000 tonnes de blé, dont elle ne trouve qu'une partie. Payées au prix fort en temps de pénurie et revendues à des tarifs sociaux, au détail ou sous forme de pain, ces cargaisons pèsent très lourd dans les budgets municipaux : jusqu'à plus de 15 % dans celui de Valence.

LA MALADIE DE LA POMME DE TERRE

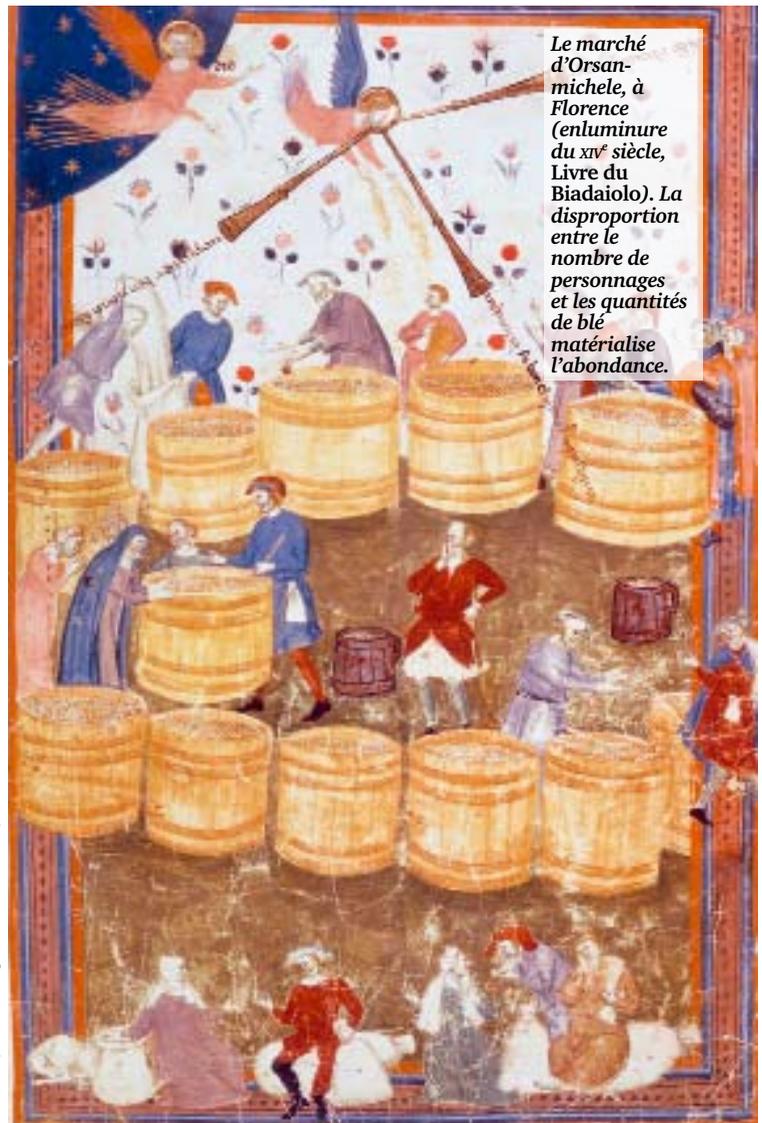
Les problèmes alimentaires du xiv^e siècle s'avèrent en somme très comparables à ceux de l'époque moderne. Les historiens qui ont étudié les xvii^e et xviii^e siècles ont été les premiers à analyser les mécanismes de la cherté : cette époque a en effet subi des famines répétées et meurtrières, comme le « grand hiver » 1693-1694, qui a peut-être causé 1,5 million de morts dans la France de Louis XIV. Le modèle de la « crise d'ancien type » ou « d'Ancien Régime » défini dès 1932 par Ernest Labrousse, précurseur des recherches en ce domaine, a été renouvelé par toute une école principalement anglo-saxonne. Labrousse identifiait une crise brève, causée par la mauvaise récolte, qui faisait monter les prix jusqu'à la fin du printemps. Ses successeurs ont largement pris en compte la spéculation, la rumeur, voire la panique, et aussi la notion de juste prix exprimée par les consommateurs. Leurs analyses aident à comprendre les pénuries de la fin du Moyen Âge, dont le contexte social est comparable.

Les famines disparaissent en Europe après le xviii^e siècle, en dehors d'exceptions principalement dues à des guerres. Le ravitaillement est devenu régulier et abondant, grâce notamment à la colonisation de l'Ouest américain, et les chemins de fer et les navires transatlantiques permettent de l'acheminer rapidement. La dernière et la plus meurtrière des crises alimentaires européennes d'un type proche de celles d'Ancien Régime frappe l'Irlande en 1846-1847 et se prolonge jusqu'à 1852 ; causée par la maladie de la pomme de terre, elle fait 1 million de morts.

Mais, ailleurs dans le monde, les famines ont été, au xx^e siècle, plus meurtrières que jamais. En 1959-1961 la famine la plus gigantesque qu'ait subie l'humanité tuait entre 15 et 30 millions de Chinois. Comme celle qui fit périr 5 ou 6 millions d'Ukrainiens et de Russes en 1932, cette hécatombe devait presque tout au facteur politique



L'étude du cas de Parme, entre 1270 et 1330, met en valeur différents types de chertés. Les colonnes rouges indiquent le prix le plus bas de l'année et les colonnes orange le prix le plus élevé (en sous par setier). On y distingue deux processus distincts : d'une part, des micro-crisis, violentes et limitées dans le temps (en 1281, 1312 et 1329-1330), et, d'autre part, une tendance générale à l'augmentation du prix du blé (après 1300, jamais le setier ne redescend sous la barre des 10 sous). Parme a ainsi connu un cycle de fortes chertés quasi ininterrompu pendant soixante ans.





FLORENCE, BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE ; SCALA

LE SPECTRE DE LA PÉNURIE

On voit sur cette miniature tirée du *Livre du Biadaïolo*, XIV^e siècle, le marché au grain d'Orsanmichele, à Florence, en temps de pénurie. Elle fait suite à l'image reproduite page 81 : l'Esprit saint parti, le désordre gagne la halle aux grains. La foule est là mais les céréales manquent : les appels à l'ordre (dans le fond, la milice urbaine) restent vains. Ce *Livre du Biadaïolo* est le journal d'un marchand de blé florentin, qui, dans la première moitié du XIV^e siècle, rend compte de la rareté et de la cherté des produits alimentaires en général (*victualia*), du pain ou du grain ou blé (essentiellement le froment), ainsi que de leurs conséquences sur la population de la ville, jusqu'à la famine (cf. ci-contre). Ce journal est une source précieuse pour l'historien, complétant les chroniques du temps et les délibérations des conseils de la commune. Il en ressort qu'à Florence comme ailleurs au XIV^e siècle la famine est avant tout liée à la cherté des grains.

Notes

5. Parmi les exposés classiques, on retiendra M. Montanari, *La Faim et l'Abondance. Histoire de l'alimentation en Europe*, Seuil, 1995. 6. « Alimentation mondiale : l'état d'urgence », *Le Journal du CNRS* n° 224, septembre 2008, pp. 19-27.

et au caractère totalitaire du régime. Les famines provoquées par la Seconde Guerre mondiale, bien plus localisées, sont elles aussi pleines d'enseignements : ainsi « l'hiver de la faim » 1944-1945 qu'ont vécu les Néerlandais isolés sur la ligne de front, ou l'interminable siège de Leningrad (septembre 1941-janvier 1944). Quant à la famine du

DANS LE TEXTE

JOURNAL D'UN MARCHAND DE BLÉ

Décembre 1303 : « grande cherté », « grande famine », qui s'intensifie en juillet-août.

1305 : « grande cherté ».

Décembre 1310 à mai 1311 : « très grande cherté ».

Décembre 1317- janvier 1318 : « grande cherté du blé », soulagée par des achats de la commune.

1322-1323 : « cherté » à Florence, atteignant son maximum en avril-mai, et « très grande famine » à Lucques, Pise et Pistoia.

1328 à 1330 : « grande cherté du grain et de tous les aliments » en ville et en campagne.

Agitation populaire et grosses importations de blé.

Novembre 1339-mars 1340 :

« cherté des aliments », qui s'intensifie au début du printemps.

Janvier 1341 : « cherté des aliments ».

1344 : « très grande cherté des aliments, au point que beaucoup de gens moururent, en ville et en campagne ».

Hiver 1346-1347 : « cherté », qui devient « famine » en janvier 1347 et « très grande cherté » en février.

Hiver 1351-1352 : « cherté générale du pain ».

Janvier-juin 1353 : « grande cherté » en ville et en campagne.

D'après C. de la Roncière, *Prix et salaires à Florence au XIV^e siècle, 1280-1380*, École française de Rome, 1982, pp. 126-127.

Bengale de 1943, choisie comme cas d'étude par Amartya Sen au début de sa réflexion, elle est en rapport immédiat avec la guerre anglo-japonaise. Tous ces cas illustrent le rôle, direct ou non, que peuvent avoir dans les crises alimentaires le facteur politique et les conflits armés ; on les retrouve dans des famines plus récentes, en Afrique orientale par exemple.

« PRIVATIONS ET SOUFFRANCES »

Des années 1970 jusqu'à aujourd'hui, les crises alimentaires ont continué de frapper une dizaine de pays africains et asiatiques, et elles menacent encore. Elles sont moins meurtrières que celles qui les ont précédées (pas plus de 100 000 à 200 000 décès à chaque fois) mais elles sont plus choquantes que jamais, parce qu'on voit bien que, étant donné l'abondance globale des ressources, une répartition plus équitable suffirait à les éviter.

Les famines de notre proche passé rendent accessibles des mécanismes que l'on entrevoit déjà dans celles des derniers siècles du Moyen Âge. Elles confirment par exemple les propos des chroniqueurs lorsqu'ils associent aux famines des épidémies qui semblent plus meurtrières que celles-ci : aujourd'hui comme alors, les épidémies de toutes sortes sont latentes en temps normal dans les groupes sociaux démunis qui sont les plus exposés à la famine, et éclatent lorsque celle-ci se déclare.

Les chroniqueurs des XIII^e et XIV^e siècles rejoignent les observateurs des famines contemporaines sur un autre point, plus important encore : ils présentent d'abord les crises alimentaires en termes de cherté. En témoigne ce récit de la famine survenue à Florence en 1329 : « *Il y eut une grande cherté [carestia, qu'on peut traduire soit par*

MOTS CLÉS

« Famine » ou « disette »

La famine est une pénurie extrême, dans laquelle les hommes meurent de faim. La disette est un manque de nourriture qui affaiblit mais ne tue pas massivement. Les langues européennes ont des équivalents exacts de « famine », autour de la notion de faim (*fame*, *Hunger*...). Pour la disette, elles utilisent en revanche des mots comme *carestia*, qui évoquent, selon le contexte, soit le manque (latin *carere*), soit le prix élevé (latin *carus*). Cette dernière étymologie renvoie à une situation de marché, qui correspond aux mécanismes de disette spéculatifs exposés dans cet article. Le français a en ce sens « cherté ».

« cherté », soit par « disette »] de tous les aliments dans toute l'Italie. A Florence et dans sa campagne 1 setier coûtait 1 florin⁷ ; c'était abordable pour ceux qui avaient de l'argent, mais pour les pauvres cela signifiait privations et souffrances. Sachez qu'il y eut une telle disette à Sienne, Pérouse, Pistoia et d'autres villes de Toscane que les habitants chassèrent les pauvres mendians ; il en résulta que beaucoup de mendians allèrent à Florence, où la commune les accueillit et leur alloua de la nourriture pour survivre.

» Les Florentins rassemblèrent de grandes réserves de nourriture ; ils envoyèrent chercher du blé en Sicile et l'importèrent par Talamone [port sur la mer Tyrrhénienne] et même de Romagne, à grands frais, et ils le mirent en vente sur la place pour 1 demi-florin d'or le setier, en le mêlant à un quart d'orge. A cause de l'agitation populaire, les officiers florentins durent faire garder les réserves par des hommes armés et faire sortir le billot et la hache du bourreau, prêts à châtier quiconque susciterait une émeute. En deux ans, Florence employa 60 000 florins [sur un budget annuel de la commune de 300 000 florins] à nourrir le peuple et les pauvres⁸. »

Dès cette époque la pénurie ne dépend donc plus que partiellement des récoltes : c'est désormais pour l'essentiel un phénomène de marché. Au début d'une famine il y a certes normalement une mauvaise moisson, mais ce n'est souvent guère plus qu'un facteur de déclenchement. Aujourd'hui la sécheresse peut tenir ce rôle en Afrique, les inondations en Asie. Les disettes du début du XIV^e siècle correspondent quant à elles à une phase de refroidissement, même si cette causalité vaut surtout pour l'Europe du Nord : les années 1315-1318, désastreuses dans le Nord-Ouest, sont normales sur les rives de la Méditerranée, et il est exceptionnel que, comme en 1347, les récoltes soient mauvaises au nord comme au sud.

L'explication d'une disette, dans une société un tant soit peu développée, est en fait toujours pluricausale. Le facteur climatique se combine à d'autres : la guerre, nous l'avons dit, et surtout la spéculation, les erreurs de prévision et de gestion des autorités – l'administration se développe rapidement au XIII^e-XIV^e siècle, mais dispose de moyens encore très limités –, une fiscalité balbutiante mais qui peut peser lourdement sur le contribuable, des pratiques de pouvoir irresponsables ou corrompues.

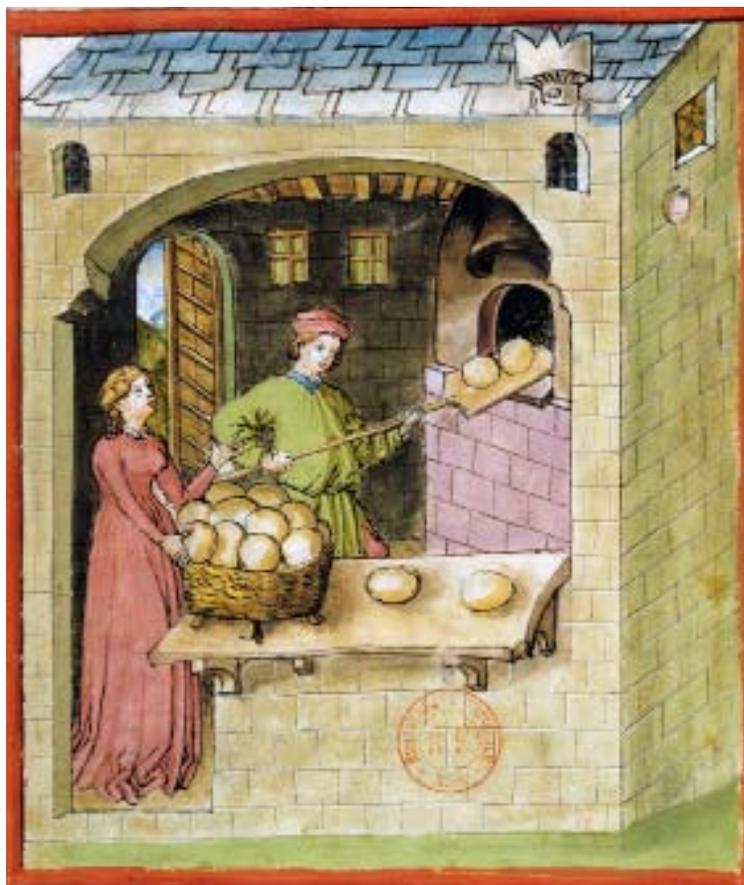
Les pénuries sont moins graves dans les démocraties car les dirigeants doivent rendre des comptes

Les arrière-plans politiques ne sont pas moins importants : selon la fameuse maxime d'Amaritya Sen, les pénuries alimentaires sont moins graves dans les démocraties, parce que les dirigeants doivent rendre des comptes. Les cités méditerranéennes du XIII^e-XIV^e siècle ne sont pas à proprement parler des démocraties, et leurs dirigeants ne sont pas élus par les catégories sociales les plus exposées à la disette ; mais ils sont très attentifs aux questions d'approvisionnement, à la fois parce qu'ils professent l'idéologie du bien public et parce qu'ils craignent la colère populaire. Ils sont d'ailleurs pris dans un conflit récurrent entre leurs intérêts privés de propriétaires fonciers et de marchands qui les poussent à spéculer, en conservant leurs stocks jusqu'à ce que les prix montent pour faire du profit, et leurs devoirs d'édiles, à

Notes

7. En temps normal, le froment vaut quatre fois moins sur le marché de Florence : autour d'un quart de florin par setier (mesure de capacité, le setier correspond à une vingtaine de litres ; le florin est une monnaie d'or).

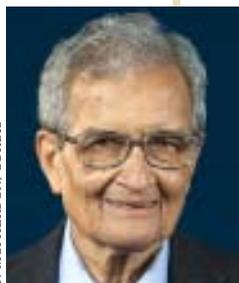
8. A. di Tura del Grasso, *Cronaca senese, Rerum Italicarum Scriptores*, 2^e série, t. 15/6, Bologne, 1935, p. 483.



Un boulanger à l'œuvre (Tacuinum Sanitatis, XV^e siècle). Le plus souvent, les disettes n'étaient pas liées à un manque de denrées – le pain étant la première – mais à la spéculation autour de celles-ci.

Des famines très politiques

Le Prix Nobel a analysé les famines de manière quasi scientifique.



COLIN MCPHERSON/CORBIS

AMARTYA SEN

A droite : enfants touchés par la famine de 1997 en Corée du Nord. Le repli du pays sur lui-même et la politique économique trop centralisée ont tué 1 million de personnes dans les années 1990.

Amartya Sen, Prix Nobel d'économie 1998, est né au Bangladesh en 1933 et a passé sa jeunesse en Inde. Il a étudié à Cambridge où il a enseigné avant de devenir professeur à Harvard. Ses nombreux ouvrages, savants mais faciles à lire et largement traduits de l'anglais vers toutes les langues, lui ont assuré une renommée mondiale d'expert des pénuries alimentaires, et plus largement des questions de développement.

Le débat provoqué par son œuvre, depuis *Poverty and Famines* (1981), a intensifié la réflexion sur ce domaine, en soulignant que la sous-alimentation et la disette restent une préoccupation majeure pour l'avenir immédiat de l'humanité, et en analysant leurs causes et leurs mécanismes. Partant de la famine qui a frappé son pays – qui était alors le Bengale – en 1943, et élargissant sa réflexion à l'ensemble des pays qui souffrent de malnutrition et de faim, dans le tiers-monde surtout, Sen a montré que le déclenchement des famines n'était pas forcément la conséquence directe d'un manque d'aliments à la suite d'une mauvaise récolte, mais dépendait davantage des conditions politiques et de la spéculation. F. M.

savoir maintenir des prix qui permettent à tous de se nourrir.

En effet, aux XIII^e et XIV^e siècles comme au XVIII^e ou au XX^e, une mauvaise récolte ne se traduit pas directement par la pénurie, mais d'abord par la hausse des prix, qui commence bien avant que les céréales ne fassent effectivement défaut, et qui peut atteindre des niveaux vertigineux. L'élément que les chroniqueurs notent le plus couramment pour signaler les disettes, c'est justement l'augmentation des prix.

Pour bien comprendre la logique des hausses de prix, il faut rappeler qu'au Moyen Âge beaucoup de consommateurs achètent eux-mêmes le blé qu'ils feront transformer en pain. Ceux qui n'ont guère de ressources, petits paysans et salariés des villes, ne peuvent pas faire de réserves ; ils doivent conti-



SUSAN NORTH/AFP

nuer à acheter du blé ou du pain lorsque les prix montent, et ils y consacrent une part croissante et bientôt exclusive de leur budget. En fonction de l'évolution quotidienne des prix des différents blés – elle-même suscitée par la spéculation sur l'offre et la demande et sur les possibilités d'approvisionnement –, les autorités municipales modifient le poids de la miche de pain, dont le prix reste fixe : à Valence au XV^e siècle, ce poids peut varier de 1 à 10. Ces prix élevés entraînent une baisse temporaire de la demande de tous les biens qui ne sont pas des aliments de première nécessité : la crise s'étend à toute l'économie.

UN « DROIT D'ACCÈS » À LA NOURRITURE

Le mécanisme décisif de la cherté, c'est que lorsque s'annonce une mauvaise récolte, dès janvier-février, les intermédiaires anticipent la montée des prix en ne mettant plus leurs stocks en vente. Le marché est donc peu fourni, ce qui fait encore monter les prix. C'est l'« *entitlement approach* » de Sen : il y a disponibilité de nourriture (*availability*), mais, pour se la procurer, il faut disposer d'un « droit d'accès » (*title*) valide, c'est-à-dire dans la plupart des cas de fortes sommes d'argent. La disette ne provient pas du manque de nourriture, mais de l'impossibilité de se la procurer. « *La famine n'est plus un problème de sciences naturelles, mais de sciences sociales* ».

Pour autant, la cherté ne se traduit pas par une hécatombe, sauf lors des années les plus difficiles : il est exceptionnel, on l'a dit, que l'Europe entière soit simultanément touchée par une mauvaise récolte de toutes les céréales, et il est donc toujours possible de faire venir d'ailleurs les denrées qui font défaut. En fait, les grandes villes au XIII^e-XV^e siècles, surtout celles qui ont un accès aisé à la mer, s'approvisionnent en grande partie par des importations. En temps de disette, celles-ci jouent

Depuis les travaux d'Amartya Sen, « la famine n'est plus un problème de sciences naturelles mais de sciences sociales »

Note
9. J. Edkins, *Whose Hunger? Concepts of Famine, Practices of Aid*, Minneapolis, 2000, p. 45.

un rôle encore plus crucial : l'arrivée d'une cargaison, voire la simple annonce de son arrivée, suffit à détendre le marché. Dès qu'ils en sont informés, les détenteurs de stocks s'empressent en effet de les mettre en vente pour profiter des derniers jours de prix élevés, ce qui fait aussitôt baisser ceux-ci.

Ce rôle du marché et de la spéculation, les municipalités l'ont bien compris. Instruites par les premières grandes disettes de la fin du XIII^e siècle, elles achètent du blé dès que la récolte s'annonce préoccupante, et elles peuvent aussi créer des stocks à l'avance, sans attendre que la disette menace. Elles revendent ensuite le blé à un tarif accessible à ceux qui en ont besoin ; la municipalité évite cependant de vendre son blé à un prix trop inférieur à celui du marché, pour ne pas faire disparaître celui des marchands. Elle peut également intervenir en distribuant le blé aux boulangers, voire en produisant elle-même du pain, mis en vente à un prix accessible à tous.

Les crises alimentaires des derniers siècles du Moyen Âge, placées à la lumière de la comparaison avec celles de notre temps et des trois siècles précédents, révèlent ainsi des mécanismes bien différents de ce que serait la simple fermeture des ciseaux malthusiens de la population et de la production agricole. Le marché, la spéculation, l'État, la circulation des nouvelles et des denrées y jouent le rôle central, à côté des phénomènes climatiques qui en sont les déclencheurs, voire de simples prétextes. Ces disettes sont probablement moins meurtrières qu'on ne l'a dit d'après quelques cas particulièrement tragiques, mais elles pèsent à long terme sur la démographie et jouent aussi un rôle discriminant de redistribution de la richesse et de reclassement social. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

M. Bourin, S. Carocci, F. Menant, L. To Figueras, « Les campagnes de la Méditerranée occidentale autour de 1300 : tensions destructrices, tensions novatrices », *Annales. Histoire, sciences sociales*, juillet-septembre 2011, n° 3, pp. 663-704.

M. Bourin, J. Drendel, F. Menant (dir.), *Les Disettes dans la conjoncture de 1300 en Méditerranée occidentale*, actes du colloque de Rome (27-28 février 2004), École française de Rome, 2012.

S. Brunel, *Famines et politique*, Presses de Sciences Po, 2002.

C. O Grada, *Famine. A Short History*, Princeton University Press, 2009.

V. Rouchon Mouilleron, « Miracle et charité : autour d'une image du Livre du Biadaiole (Florence, Bibliothèque laurentienne, ms. Tempi 3) », *Revue Mabillon*, t. XIX, 2008, pp. 157-189.

C. Troubé, *Les Nouvelles Famines. Des catastrophes pas si naturelles*, Autrement, 2007.

Les livres d'Amartya Sen

A. Sen, *Poverty and Famines. An Essay on Entitlement and Deprivation*, Oxford, 1981, rééd., 1999 ; *Repenser l'inégalité*, éd. angl. 1997, trad. fr., Seuil, 2000.

The image shows the cover of the magazine 'LA Recherche' (L'actualité des sciences). The main headline at the top reads: 'Boson de Higgs, cellules souches, le plus vieux bateau du monde et les Prix Nobel'. Below this, the magazine title 'LA Recherche' is prominently displayed, followed by 'L'actualité des sciences'. A yellow starburst graphic says 'Numéro spécial'. The central focus is 'LES 10 PLUS BELLES DÉCOUVERTES DE L'ANNÉE'. At the bottom, it says 'Les grands rendez-vous de la science en 2013'. The cover features various scientific images and a barcode on the right side.

EN VENTE CHEZ VOTRE
MARCHAND DE JOURNAUX